



**HAL**  
open science

# Une identité pour l'extérieur. Les travaux de la Commission argentine de coopération intellectuelle

Juliette Dumont

► **To cite this version:**

Juliette Dumont. Une identité pour l'extérieur. Les travaux de la Commission argentine de coopération intellectuelle . Autour de la commémoration du bicentenaire de la Révolution de Mayo. 1810-2010, Sylvie Suréda-Cagliani; Dominique Heches, May 2010, Perpignan, France. halshs-01458119

**HAL Id: halshs-01458119**

**<https://shs.hal.science/halshs-01458119>**

Submitted on 6 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Juliette Dumont  
IHEAL/CREDA

« Une identité pour l'extérieur. Les travaux de la Commission argentine de coopération intellectuelle » communication remaniée suite au colloque international « Autour de la commémoration du bicentenaire de la Révolution de Mayo. 1810-2010 », organisé les 20 et 21 mai par l'Université de Perpignan. Institut français, *Bicentennaires des indépendances. Amérique latine, Caraïbes*, CD-ROM, 2011.

**UNE IDENTITE POUR L'EXTERIEUR.**  
**LES TRAVAUX DE LA COMMISSION ARGENTINE DE COOPERATION**  
**INTELLECTUELLE.**

« Un des aspects fondamentaux de la construction d'une nation réside dans la définition de la place qu'elle prétend occuper sur la scène internationale. »

Alex Fortes<sup>1</sup>

Cet article porte sur une partie de notre travail de thèse, qui a pour titre *De la coopération intellectuelle à la diplomatie culturelle : les voies/x de l'Argentine, du Brésil et du Chili (1918-1946)*. Nous nous plaçons donc dans le champ des relations culturelles internationales et nous nous intéresserons à un aspect particulier de la construction d'une identité argentine, qui est la projection de celle-ci à l'extérieur par le biais d'une diplomatie culturelle.

Longtemps à la marge de l'historiographie, l'étude des relations internationales sous l'angle de la culture est devenue incontournable. En France, le colloque organisé par Pierre Milza sur le thème *Culture et Relations internationales*, dont les contributions avaient nourri les n° 24 et 25 de la revue *Relations Internationales*, était pionnier en la matière, même s'il y a eu avant cela des études sur ce sujet.

Avant Pierre Milza en France, d'autres chercheurs s'étaient penchés sur ce que Philip H. Coombs avait nommé la « Quatrième dimension » des relations internationales, les trois autres étant la politique, l'économie et la défense. Il convient de distinguer, ainsi que le fait J.M. Mitchell dans son ouvrage *International Cultural Relations*, relations culturelles et diplomatie culturelle. Les relations culturelles sont, d'après cet auteur, « conduites à l'initiative d'institutions aussi bien publiques que privées », leur but n'est pas « la recherche d'un intérêt unilatéral », mais celle de la « compréhension et de la coopération entre différentes sociétés nationales dans une optique de profit mutuel<sup>2</sup> ». La diplomatie culturelle, elle, a une « portée plus restreinte car elle est essentiellement l'affaire de gouvernements » ;

<sup>1</sup> Alex Fortes, préface à Paulo Fagundes Vizentini, *Relações internacionais do Brasil : de Vargas a Lula*, São Paulo, Ed. Fundação Perseu Abramo, 2003, p. 3.

<sup>2</sup> J. M. Mitchell, *International Cultural Relations*, Londres, Allen & Unwin/British Council, 1986, p. 4.

elle présente deux niveaux d'action : celui qui a trait aux « accords, qu'ils soient bilatéraux ou multilatéraux, qui sont passés entre des gouvernements pour permettre, faciliter ou inciter des échanges culturels », et celui, plus ténu, moins évident, qui a pour but d' « impressionner, de présenter une image favorable, de sorte que les opérations diplomatiques dans leur ensemble soient facilitées<sup>3</sup> ».

Diplomatie culturelle et relations culturelles internationales sont intrinsèquement liées, même s'il faut opérer une distinction entre les deux. Nous suivons en cela Edgard Telles Ribeiro quand il affirme que « la diplomatie culturelle serait alors [...] l'utilisation spécifique de ces relations culturelles pour la réalisation d'objectifs non seulement culturels mais aussi politiques, commerciaux ou économiques<sup>4</sup> ».

Il est question d'agir sur des systèmes de représentations, de donner une image favorable de soi, d'agir sur des systèmes de représentations. Robert Frank développe cette perspective dans un article intitulé « Images et imaginaires dans les relations internationales depuis 1938 »<sup>5</sup>. L'auteur y rappelle la pertinence du concept, désormais classique dans l'étude des relations culturelles internationales, de « forces profondes » développé par Pierre Renouvin. Il revient sur le poids de l'image de soi à l'étranger et de l'image de l'autre chez soi, sur l'importance de la psychologie collective, des mythes et des stéréotypes dans les phénomènes d'opinion face au monde extérieur. Pour Robert Frank la question est de savoir « comment ces images, idéelles ou figurées [...], agissent sur l'événement », « comment elles induisent l'action<sup>6</sup> ». L'auteur, se référant aux travaux de Jean-Jacques Becker, répond d'abord en opérant une restriction : « l'opinion publique est rarement cause de décision en politique étrangère, même si une politique étrangère ne peut se faire sans opinion publique. Si, au contraire, on choisit comme référentiel plus large celui du système de représentations, le lien de causalité devient plus évident, ne serait-ce que parce que les décideurs sont eux-mêmes conditionnés par l'imaginaire collectif<sup>7</sup> ». C'est à l'aune de ce constat que ce travail privilégiera la vision que les acteurs de la diplomatie culturelle argentine ont de leur mission : quelle image souhaitent-ils donner de leur pays ? Quelle image ont-ils des destinataires de leur discours et de leur stratégie ?

L'image de soi, l'image de l'Autre, est donc le pivot autour duquel s'articuleront nos analyses ; cette image dont Robert Frank rappelle les multiples fonctions : « réduire et simplifier pour faciliter la communication » ; « forger des mythes pour construire des identités » ; « légitimer des causes et des actions » ; « exorciser des peurs et des fantasmes »<sup>8</sup>.

Dans ma thèse, j'essaie de montrer comment l'Argentine, le Brésil et le Chili ont bâti une telle politique, ont construit une image à offrir sur la scène internationale, qui soit en adéquation avec leurs intérêts et leurs ambitions, et ce à partir des structures de coopération

---

<sup>3</sup> *Idem*, p. 5.

<sup>4</sup> Edgard Telles Ribeiro, *Diplomacia cultural : seu papel na politica exterior brasileira*, Brasília, Instituto de pesquisa de relações internacionais, 1989, p. 23.

<sup>5</sup> Robert Frank, « Images et imaginaires dans les relations internationales depuis 1938 », dans Frank Robert, avec la collaboration de Le Puloch Maryvonne, *Cahiers de l'IHTP*, n°28, juin 1994, p. 5-11.

<sup>6</sup> *Idem*, p. 6.

<sup>7</sup> *Ibidem*

<sup>8</sup> *Ibidem*

intellectuelle qui se sont constituées au lendemain de la Première Guerre mondiale. Je présenterai ici l'action menée par l'Argentine dans le cadre de la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle (CICI), créée en 1921 sous les auspices de la Société des Nations. L'organe exécutif de cette commission était l'Institut International de Coopération Intellectuelle (IICI), né à l'instigation de la France et inauguré en 1926 à Paris. Cet « UNESCO oubliée », selon les termes de Jean-Jacques Renoliet qui lui a dédié une thèse<sup>9</sup>, va se révéler un vecteur précieux pour des pays qui, comme l'Argentine, souhaitent imposer une certaine identité à l'extérieur.

Dans le cadre de cette Organisation de Coopération Intellectuelle, est créée, dans chaque pays participant, une commission nationale de coopération intellectuelle, destinée à faire le lien entre les sphères intellectuelles nationales et l'IICI. L'Argentine ne crée que tardivement la sienne, en 1936, quand bien même Leopoldo Lugones avait été membre de la CICI de 1926 à 1928. À partir de cette date, la commission argentine est relativement active, notamment par la publication d'un certain nombre d'ouvrages. Ce qui nous intéresse ici c'est la manière dont l'Argentine de Justo, en pleine *década infame*, s'est saisi des réseaux et pratiques de l'IICI pour bâtir une identité internationale par le biais de laquelle on voulait montrer la « vraie » Argentine, mais aussi une Argentine capable de séduire l'extérieur. Après avoir présenté les origines et les acteurs de la commission argentine de coopération intellectuelle, nous verrons quelles sont ses activités et quel visage de l'Argentine ses publications veulent montrer.

## **I. Origines et structuration de la Commission Nationale Argentine**

### **A. Le gouvernement Justo, ou l'étatisation de la culture**

Il nous faut faire un bref retour sur le contexte argentin des années 1930. L'impact de la crise de 1929 a été très important pour une Argentine dont l'économie dépendait fortement des exportations. Par ailleurs, le contexte politique est bouleversé par le coup d'État de José Félix Uriburu le 6 septembre 1930. Pour ses protagonistes, ce qui fut appelée la « révolution de 1930 » s'était faite contre les vices attribués à la démocratie, mais il n'y avait pas vraiment consensus sur la voie à suivre une fois renversé le gouvernement d'Irigoyen. La faction qui se fit le plus entendre fut celle des nationalistes, qui assumaient un élitisme autoritaire et s'appuyaient sur d'autres expériences, comme celle de Mussolini en Italie. Ils réclamaient le retour à une société hiérarchisée, à l'image de la société coloniale, qui ne soit pas contaminée par le libéralisme, et organisée par un État corporatiste cimentée par un catholicisme intégral. Uriburu perdant de son influence, c'est vers l'armée qu'ils se tournèrent. Le général Agustin P. Justo, qui arrive au pouvoir le 20 février 1932, est un « militaire à vocation civile », selon l'expression de l'historien Luis Alberto Romero, qui a l'appui de l'armée.

Justo connaissait les avantages d'un patronage gouvernemental pour consolider des alliances politiques, afin de ne pas se retrouver isolé comme son prédécesseur. Aussi, de 1932 à 1938, en collaboration avec l'oligarchie conservatrice, son administration renforça-t-elle

---

<sup>9</sup> Jean-Jacques Renoliet, *L'UNESCO oubliée. La Société des Nations et la Coopération intellectuelle (1919-1946)*, Paris, Publications de la Sorbonne, Paris, 1999.

l'intervention de l'État à un degré jusque là inédit en Argentine. Ainsi son effort pour rallier les intellectuels à l'action de son gouvernement se traduit par l'octroi d'une série de subsides dans le domaine de la culture, créant le cadre dans lequel se feraient désormais les relations culturelles argentines, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Une des premières actions du gouvernement Justo en ce sens fut la loi concernant le droit d'auteur du 28 septembre 1933. Celle-ci lui permit non seulement de séduire les intellectuels qui la réclamaient depuis longtemps, mais aussi d'institutionnaliser l'intervention du gouvernement dans des organismes culturels déjà existants et d'en faire naître de nouveaux. La loi prévoyait en effet la création d'une Commission Nationale de culture chargée de mener une politique culturelle cohérente à l'échelle nationale. Elle devait notamment distribuer des prix dans le domaine des sciences, des beaux arts et de la littérature, octroyer des bourses d'études et soutenir la création théâtrale.

En décembre 1934, les statuts de l'Académie Argentine de Lettres, en projet depuis 1931, sont enfin approuvés et lui confient un vaste programme de diffusion culturelle, notamment au travers d'un programme radiophonique. Son financement était entièrement assuré par le gouvernement.

Est également fondée en 1936 une Académie nationale des Beaux Arts, et l'ancienne *Junta de Historia y Numismática* (qui était un organisme privé) devient l'Académie Nationale d'Histoire, également financée par le gouvernement. Celui-ci lui accorde par ailleurs une subvention de 175 000 pesos pour la publication d'une *Histoire de la Nation Argentine* sous la direction de l'historien Ricardo Levene<sup>10</sup>.

Justo était aussi conscient de la nécessité de redorer l'image de son pays à l'extérieur, celle-ci ayant souffert tant de la crise économique que politique. C'est dans cette optique qu'il fait entrer formellement l'Argentine à la Société des Nations en 1933.

## **B. La culture comme arme diplomatique**

En 1936, Buenos Aires doit être le siège du XIV<sup>ème</sup> congrès international des PEN club, occasion d'attirer sur l'Argentine les regards du monde intellectuel international. Le secrétaire du PEN club argentin, Antonio Aita, suggéra que soit enfin fondée une Commission nationale de coopération intellectuelle argentine et que soient organisés des « Entretiens », sur le modèle de ceux qui avaient été réalisés sous l'égide de la CICI depuis 1930. Il s'agissait de profiter de la présence des intellectuels qui viendraient pour le congrès du PEN club, de se placer sous le patronage de l'OCI, et d'obtenir ainsi des retombées positives tant pour la culture argentine que pour le gouvernement de Justo.

Par ailleurs, Buenos Aires serait aussi le siège, en 1936, de la Conférence Interaméricaine de Consolidation de la Paix, faisant ainsi de l'Argentine le centre du panaméricanisme. Position inédite pour un pays qui se méfiait de l'Union Panaméricaine, instrument créé par les États-Unis pour servir leurs intérêts sur le continent, et qui révèle une volonté de rompre avec un certain isolement régional.

---

<sup>10</sup> Ces éléments figurent dans la thèse de Jesus Mendez, *Argentine Intellectuals in the Twentieth Century, 1900-1943*, PhD Tesis, The University of Texas at Austin, 1980, p.188-314 et dans Roberto F. Giusti, « L'éducation du peuple et la culture générale en Argentine », in *Regards sur l'Argentine*, p. 183-231.

C'est ainsi que fut créée la commission par décret présidentiel le 14 juillet 1936. Dans le décret il est dit qu'elle a pour but de « développer les relations intellectuelles avec l'étranger ainsi que l'échange culturel [...] en collaboration avec l'IICI de Paris et le Bureau de l'Éducation de Genève<sup>11</sup> ».

Après les « Entretiens » de 1936 (qui réunirent notamment Jules Romains, Jacques Maritain, Stefan Zweig, Alfonso Reyes, George Duhamel, Enrique Diez Canedo, Alcides Arguedas, et Carlos Ibarguren, Francisco Romero, Juan B. Teran pour l'Argentine), la Commission Nationale de Coopération Intellectuelle (CNCI), institutionnellement dépendante de la Commission Nationale de Culture, eut un rôle clé dans la manière dont le gouvernement essaya de forger une image favorable de l'Argentine pour l'extérieur.

Avant d'en venir à l'action proprement dite de la CNCI, il faut s'arrêter sur sa composition. Elle est constituée de 19 membres. Son président, Carlos Ibarguren, est également président de l'Académie Argentine de Lettres, membre de la Commission Nationale de Culture, ancien proche d'Uriburu, et considéré comme un des chefs de file des intellectuels conservateurs. Y figure aussi Matias Sanchez Sorondo, président de la Commission Nationale de Culture, ancien ministre de l'intérieur d'Uriburu et sénateur. Ricardo Levene, historien, universitaire, Gregorio Aaroz Alfaro, professeur à l'Université de Médecine de Buenos Aires en font partie. Enfin, Antonio Aita est nommé secrétaire de la CNCI. Il est intéressant de constater le mélange d'académiciens, de fonctionnaires du gouvernement et de professeurs d'université, révélant l'effort pour former une coalition intellectuelle large autour de l'action du gouvernement Justo.

## **II. Le livre, un outil stratégique**

Le cœur de l'action de la CNCI fut le livre. En effet, elle publia une série d'ouvrages, souvent en espagnol et en français, parfois exclusivement dans cette langue. Par ailleurs, elle organisa des expositions, tant en Europe qu'en Amérique latine, qui avaient pour thème le livre argentin. Ces expositions, qui étaient préparées tant par des institutions privées que par des universités ou des organismes gouvernementaux, étaient entièrement supervisées par la seule CNCI.

### **A. Les expositions de livres**

Le but de ces expositions était de donner une idée précise et complète de « l'activité déployée dans tous les domaines de la culture », et « de rendre compte de l'importance du livre argentin et de l'effort des maisons d'édition argentines comme activités culturelles mais aussi économiques<sup>12</sup> ».

Les premières expositions eurent lieu en Europe, dévoilant l'ordre de priorités de la diplomatie culturelle argentine et l'importance du Vieux Continent dans le processus de légitimation sur la scène internationale entamé par l'Argentine. C'est en novembre 1938, et sous le patronage de l'IICI, qu'eut lieu l'exposition de livres à la Bibliothèque Nationale de

<sup>11</sup> Archives de l'UNESCO, A III 37, *Journal de la Société des Nations*, 21/08/1936.

<sup>12</sup> Comisión nacional de cooperación intelectual, *La difusión de la cultura argentina*, Buenos Aires, 1941, p. 28.

Paris. Cette exposition fut après transportée à Bruxelles et à Rome. Suite à cet événement est publié, en 1939, l'ouvrage *La vida y la cultura en la Argentina*<sup>13</sup>, composé de discours de personnalités européennes (dont Paul Valéry et Jules Romains) au sujet de ces expositions de livres argentins. Il est ensuite envoyé gratuitement aux bibliothèques nationales et étrangères, et ne fait pas l'objet d'une traduction. Ce qui laisse supposer que sa fonction était de montrer au reste de l'Amérique latine le rayonnement européen de la culture argentine, adouée par des intellectuels unanimement respectés. On peut y voir un prélude aux expositions de livres argentins dans le sous-continent.

Il s'agit, par ces manifestations, de « montrer aux nations-sœurs combien l'Argentine a œuvré pour le livre, de quelle manière et jusqu'à quel point le livre argentin reflète notre réalité spirituelle<sup>14</sup> ». La publication de *El libro argentino en América*<sup>15</sup>, en 1940, est une compilation de discours officiels prononcés lors des expositions de livres argentins à Rio de Janeiro, Santiago du Chili et Lima. En 1944, c'est autour de l'exposition de livres à La Paz qu'est publié *La exposición del libro argentino en La Paz*<sup>16</sup>.

## B. La publication de livres

Au-delà des publications autour des expositions de livres, la CNCI fut à l'origine de plusieurs ouvrages. Le premier d'entre eux parut en 1937 : c'était la version en espagnol des *Entretiens* de Buenos Aires (publiés en français par l'IICI), dont le sous-titre était *Europa-América latina*. Il est présenté comme « l'un des instruments les plus importants pour l'étude de la culture de notre temps, en particulier pour ce qui a trait à notre continent<sup>17</sup> ». L'Argentine se fait de la sorte le porte-parole d'une culture proprement latino-américaine, tout en faisant le lien avec la culture européenne.

En 1941, *La difusión de la cultura argentina* répondrait aux mêmes exigences. Ce livre est en effet un récapitulatif des actions de la CNCI, qui apparaît comme particulièrement dynamique au sein du mouvement impulsé notamment par l'IICI...dont le siège est à Paris. C'est un moyen d'affirmer la vocation universelle de la culture argentine, de valoriser la contribution de l'Argentine à la vie de l'esprit au niveau mondial. Le *Boletín bibliográfico argentino*, publication semestrielle tirée 10 000 exemplaires, depuis 1937, est un autre outil au service de l'image de l'Argentine à l'extérieur. Cette liste des ouvrages publiés en Argentine est présentée comme « l'un des instruments bibliographiques les plus utiles pour la connaissance de notre développement spirituel », « une source importante d'informations qui a marqué le début d'une diffusion significative des livres argentins<sup>18</sup> ». Le livre n'est pas seulement un objet, mais le vecteur d'une diplomatie culturelle qui entend faire de l'Argentine un pays de culture et de lettres. Il s'agit aussi de faire connaître ce pays, de le donner à voir.

<sup>13</sup> Comisión nacional de cooperación intelectual, *La vida y la cultura en la Argentina*, Buenos Aires, 1939.

<sup>14</sup> *La difusión de la cultura argentina*, p. 28.

<sup>15</sup> Comisión argentina de cooperación intelectual, *El libro argentino en América*, Buenos Aires, 1941

<sup>16</sup> Guillermo Kraft, *La exposición de libros argentinos en La Paz. Una expresión auténtica de nuestra fuerza espiritual. Disertación pronunciada en el Rotary Club de Buenos Aires el 06/09/1944*, Buenos Aires, 1944.

<sup>17</sup> *La difusión de la cultura argentina*, p. 23.

<sup>18</sup> *Idem*, p. 21.

Pour ce faire, la CNCI publie en 1938 un ouvrage intitulé *Le paysage et l'âme argentins*<sup>19</sup>, en français et en espagnol, « livre largement distribué dans les bibliothèques du monde entier<sup>20</sup> ». L'année suivante, c'est un magnifique livre enrichi de nombreuses photographies qui paraît : *Regards sur l'Argentine*. Cette fois-ci seule existe une version française. Dans la préface, il est dit que ce livre « se propose de montrer à l'étranger la physionomie de notre pays », et qu'il est le résultat d'une demande :

« C'est avec insistance que, ces dernières années, tant nos représentants diplomatiques et consulaires que les institutions étrangères et les personnalités intéressées par notre activité économique, sociale et culturelle, réclamaient un livre qui représentât ces aspects de notre pays<sup>21</sup>. »

En choisissant une publication exclusivement en français, la CNCI reconnaît à la langue de Molière une prépondérance qu'elle est en train de perdre, et qui en faisait à la fois la langue de la diplomatie et celle de la culture. Une fois de plus, c'est vers l'Europe que se tourne ce pays soucieux de construire une image positive sur la scène internationale.

### **III.L'Argentine entre tradition et modernité, entre Amérique et Europe**

Lorsqu'il est question de diplomatie culturelle, de la fabrication d'une image de soi qui soit une mise en valeur, mais aussi un choix dans ce que l'on désire montrer, il est intéressant de s'interroger sur la manière dont cette image est reçue. Il est aussi indispensable de mettre en lumière la manière dont le regard de l'Autre sur soi est pris en compte pour forger son identité. C'est pourquoi nous ferons dialoguer ici les publications de la CNCI avec des ouvrages écrits par deux auteurs français sur l'Argentine, l'un en 1941 (*Paroles françaises d'Argentine* de Marcel Peyrouton<sup>22</sup>) et l'autre en 1943 (*Argentine, Terre Promise* de Paul Azan<sup>23</sup>). Les images de l'Argentine proposées par les Français coïncident-elles avec celles que le gouvernement de Justo, par le biais de la coopération intellectuelle, entend donner de ce pays ? Nous avons choisi ce biais car la CNCI, comme nous l'avons vu, utilisa souvent la parole d'intellectuels européens, et notamment français, pour construire l'identité internationale argentine.

Combattre les clichés dont elle est l'objet, donner à voir le « vrai » visage de l'Argentine, tel est le but de la CNCI. Il y a à la source de cette démarche une fierté blessée, comme le révèlent ces mots d'Antonio Aita dans la préface à *Regards sur l'Argentine* :

« Il existe certes des informations qui circulent [au sujet de l'Argentine], mais on ne sait pas en général les interpréter. On n'essaye même pas de chercher le complément d'information indispensable. Bref, on ne semble pas autrement désireux de connaître le vrai visage de l'Argentine<sup>24</sup>. »

Il ajoute :

<sup>19</sup> Comisión argentina de cooperación intelectual, *El Paisaje y el alma de Argentina. Descripciones, cuentos y leyendas del terruño. Selección de Carlos Ibarguren, Antonio Aita, Pedro Juan Vignale*, Buenos Aires, 1938 et *Le paysage et l'âme argentins : descriptions, récits et légendes du terroir / morceaux choisis par Carlos Ibarguren, Antonio Aita et Pedro Juan Vignale*, version française de Arturo Orzábal Quintana, Commission argentine de Coopération intellectuelle, Buenos Aires, 1938.

<sup>20</sup> *La difusión de la cultura argentina*, p. 24.

<sup>21</sup> *Idem*, p. 25.

<sup>22</sup> Marcel Peyrouton, *Paroles françaises d'Argentine*, Lyon, H. Lardanchet, 1941.

<sup>23</sup> Général Paul Azan, *Argentine, terre promise*, Paris, Librairie Hachette, 1943.

<sup>24</sup> *Regards sur l'Argentine*, p. 7.



« L'Argentine n'est guère connue qu'à travers la dense forêt de la fable et de la légende, ou, ce qui ne vaut pas mieux, par de sèches informations d'ordre économique. On ne sait rien – ou si peu ! - de son œuvre dans les différents domaines de la culture, de sa vie spirituelle, de sa valeur morale, de l'importance humaine de son effort, ni même de l'émouvante poésie de ses paysages. On ignore en résumé tout ce qu'accomplit cette nation sûre de son destin. Un jour viendra où, par une sorte de miracle, le pays cessera d'être une terre inconnue pour devenir la terre de l'espérance<sup>25</sup>. »

Espérance pour qui ? Pour cette Europe admirée, source de culture et de légitimité, mais trop peu soucieuse de l'Amérique latine : « Est-il possible que la civilisation européenne se complaise dans cet aveuglement qui pourrait lui être fatal ? Comment peut-elle négliger ainsi un peuple qui s'avère déjà de tant d'importance pour l'avenir de la civilisation ?<sup>26</sup> » On peut lire dans ces paroles l'affirmation d'un nationalisme de plus en plus présent, dont les membres de la CNCI sont les représentants. On en trouve l'écho chez Marcel Peyrouton, qui fut ambassadeur de France en Argentine :

« Il m'apparaît que le sentiment dominant chez l'Argentin est le patriotisme. Chacun porte en soi l'orgueil de son pays, en exalte la jeune force, le dynamisme économique, l'audace constructive. Combien de fois m'a-t-on posé la question : « comment trouvez-vous mon pays ? Et dans cette interrogation, dans ce souci, dans cette inquiétude, je sentais un besoin d'approbation sympathique, base nécessaire d'une amitié durable<sup>27</sup>. »

C'est donc avec bienveillance qu'est perçue la volonté de l'Argentine de se voir reconnaître une véritable place dans le concert des nations. Et la jeunesse de la nation argentine n'est plus un obstacle :

« Ce patriotisme est d'autant plus remarquable dans sa profondeur qu'il n'est pas, comme chez nous, le fruit d'une histoire millénaire [...]. Le patriotisme ne serait donc pas un des aspects sentimentaux et déterminés du racisme, mais l'effet d'une volonté créatrice continue<sup>28</sup>. »

Sans doute faut-il préciser ici que l'ouvrage de Marcel Peyrouton est préfacé par le Maréchal Pétain. L'Argentine devient ainsi un modèle, dans un renversement de perspectives auquel les publications de la CNCI ont bel et bien contribué.

### A. La terre ne ment pas

Faire oublier la nation jeune et inexpérimentée, dépendante économiquement et culturellement de l'Europe, substituer à cette image celle d'une nation à la fois dynamique et forte de ses traditions, voilà la tâche de la CNCI. *Le Paysage et l'âme argentins*, « anthologie des écrivains argentins qui donnent l'idée la plus juste des paysages, des sentiments, des coutumes et des légendes argentines », « sélection pour les étrangers qui est l'expression de l'âme native, paysanne et provinciale<sup>29</sup> », doit contribuer à asseoir l'identité nationale que le pouvoir de l'époque, aidé par les intellectuels nationalistes, cherchait à promouvoir. Cette politique s'appuyait sur l'utilisation d'un imaginaire national qui faisait la part belle aux racines, à la terre :

<sup>25</sup> *Ibidem*

<sup>26</sup> *Ibidem*

<sup>27</sup> Marcel Peyrouton, *Paroles françaises...*, p. 17.

<sup>28</sup> *Ibidem*

<sup>29</sup> Prologue de Carlos Ibarguren à *El paisaje y el alma de Argentina...*, p. 9.

« Le rayonnement spirituel d'un peuple naît, pur et complet, dans les campagnes où l'homme est en contact direct avec la terre ; il s'altère dans les grandes métropoles. [...] La terre communique aux paysans cette émanation mystérieuse qui offre une patrie aux hommes et aux choses<sup>30</sup>. »

La conclusion est celle-ci : « La République argentine trouve sa physionomie propre dans les campagnes et les provinces. L'esprit européen est dans les villes et l'âme autochtone dans les champs<sup>31</sup>. »

C'est dans cette perspective que paysages et nature sont également mis en avant, notamment dans *Regards sur l'Argentine* à travers l'article de Guillermo Zalazar Altamira, *Trois paysages caractéristiques et huit promenades à travers l'Argentine*<sup>32</sup>. Nombreuses sont les photos qui l'illustrent, en particulier des chutes d'Iguaçu ou du parc de Rivadavia, sites grandioses qui donnent à voir le cadre majestueux de la nation.

Dans cette présentation de l'identité nationale qui trouverait son origine à l'intérieur des terres, l'image du *Gaúcho*, même si cette figure a disparu, est largement évoquée comme symbole identitaire. Ainsi, dans *Le paysage et l'âme argentins*, trouve-t-on cette ode à l'« âme *gauchesca* » et à sa force d'attraction, qui devient instrument d'assimilation :

« Brille encore sur nos plaines, surtout dans les zones d'élevage, l'éclat de l'âme *gauchesca* dans le cœur des paysans d'aujourd'hui mais aussi dans celui du fils de l'immigré par nous assimilé, qui souhaite être entièrement créole et ressembler au *gaúcho* traditionnel<sup>33</sup>. »

C'est également une manière de réinvestir un *topos* répandu ailleurs sur l'Argentine ; on retrouve le gaúcho sur les couvertures de deux ouvrages : *L'Argentine moderne* de W. H. Koebel, paru en 1919<sup>34</sup> et *Argentine, terre promise* qui, comme nous l'avons vu, paraît en 1943. Où l'on voit comment le regard de l'Autre, de l'extérieur, influe sur la construction identitaire, comment le cliché est réinvesti.

## B. Une nation moderne et cultivée

Il ne s'agit pas seulement d'apparaître comme une nation dotée d'une véritable profondeur historique, de racines authentiques, mais aussi d'incarner la modernité, le dynamisme et la culture. N'était-il pas question, par le biais des expositions de livres, de montrer à la fois la vitalité intellectuelle de l'Argentine et les prouesses économiques de ses maisons d'édition ? De faire savoir que ce pays de *gaúchos* investissait dans la culture et l'éducation ? Ce message est plutôt bien entendu si l'on en croit Marcel Peyrouton qui écrit :

« L'Argentine a le goût de l'art, de la culture. Les services publics consacrent chaque année des crédits considérables à l'enseignement : chaque enfant est formé gratuitement pour les tâches de demain<sup>35</sup>. »

C'est précisément ce qu'entend démontrer Roberto F. Giusti dans son article *L'éducation du peuple et la culture générale en Argentine*<sup>36</sup>. Ou la présence de deux communications de

<sup>30</sup> *Ibidem*

<sup>31</sup> *Idem*, p. 10.

<sup>32</sup> *Regards sur l'Argentine*, p. 95-182.

<sup>33</sup> *El paisaje y el alma de Argentina...*, p. 10.

<sup>34</sup> Koebel W. H., *L'Argentine moderne*, traduit de l'anglais par M. Saville et G. Feuilloley, 8<sup>e</sup> éd., Paris, Pierre Roger et Cie éditeurs, 1919.

<sup>35</sup> Marcel Peyrouton, *Paroles françaises...*, p. 18.

<sup>36</sup> *Regards sur l'Argentine*, p.183-231.

scientifiques européens<sup>37</sup> sur la science argentine dans *La vida y la cultura en Argentina*, à même de convaincre le reste du monde que l'on a affaire à une nation en tous points moderne et avancée.

Là aussi l'ouvrage de l'ex-ambassadeur de France fait écho au discours de la diplomatie culturelle argentine : « Il semble aussi qu'ils [les Argentins] aient une inaltérable confiance dans l'avenir, privilège des peuples jeunes [...]»<sup>38</sup>. » Pour le Français, les bouleversements urbanistiques que connaissait alors Buenos Aires viennent à l'appui de ce constat :

« Des changements dans l'ordonnance de Buenos Aires : on abat des vieux immeubles sans qu'apparaissent cette nuance de regret et cet amour que les vieux peuples portent aux vieilles pierres ; les rues s'ouvrent larges, rectilignes ; les hauts édifices s'élèvent, les quartiers se transforment à une allègre cadence, dans l'affirmation joyeuse d'une force sûre du lendemain<sup>39</sup>. »

L'article de Julio Rinaldini, *Essai sur Buenos Aires*<sup>40</sup>, véhicule cette même impression, notamment par l'usage de photos qui dévoilent une Buenos Aires entre New York (clichés de bâtiments modernes, relativement hauts) et Paris (clichés de l'avenida 9 de Julio et du Teatro Colón), entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Une nation à la fois jeune et respectueuse des traditions, une puissance économique et une terre de culture : telle est l'identité argentine que l'on souhaite mettre en avant sur la scène internationale, l'image que l'on veut montrer et telle que la définit Antonio Aita en ces termes :

« On la connaît [l'Argentine] comme un puissant réservoir de matières premières où de jeunes énergies forgent par leur travail la grandeur économique de la Nation. Mais aux côtés de cette Argentine qui travaille et lui donne sa renommée universelle, existe une Argentine qui s'investit dans le domaine des sciences, qui analyse les questions ayant trait à la culture, qui met en lignes et formes les images de sa sensibilité artistique, qui exprime par la musique les émotions cachées de l'esprit. Voilà l'Argentine qui pense et qui rêve<sup>41</sup>. »

En 1943, dans un contexte national et international qui a connu d'importants bouleversements, c'est la même image qui est mise en avant, ainsi que le révèlent ces mots de Guillermo Kraft :

« Désormais, l'Argentine n'est plus seulement productrice et exportatrice de produits agricoles, elle est également visible grâce au plus spirituel des symboles : le livre. Si jusqu'à récemment nous étions connus comme le 'pays du blé et de la viande', nous espérons conquérir bientôt un nouveau titre : 'la terre du livre'<sup>42</sup>. »

---

<sup>37</sup> Émile Sergent, « Impresiones de un médico francés sobre el estudio y la enseñanza de las ciencias medicas en Argentina », in *La vida y la cultura en Argentina*, p. 103-126 et Gregorio Marañón, « El libro científico en Argentina », *Idem*, p. 127-146.

<sup>38</sup> Marcel Peyrouton, *Paroles françaises...*, p. 20.

<sup>39</sup> *Ibidem*.

<sup>40</sup> *Regards sur l'Argentine*, p. 11-44.

<sup>41</sup> Antonio Aita, « Discurso pronunciado en el acto inaugural de la exposición del libro argentino, realizada en la sede del centro italiano di studi americani en Roma, el 12 de octubre de 1938 », in *La Vida y la cultura en la Argentina*, p.13.

<sup>42</sup> Guillermo Kraft, *El admirable avance del libro argentino*, Buenos Aires, 1943.

## Conclusion

La Commission Nationale de Coopération Intellectuelle ne demeura pas longtemps le seul instrument de la diplomatie culturelle argentine : à l'instar du Brésil, son Ministère des Relations Extérieures se dotait, en 1937, d'un service qui lui était dédié. *L'Oficina de difusión de la cultura y propaganda argentina en el exterior* était chargée de « montrer à l'extérieur la réalité actuelle de notre pays, afin que soient connus et appréciés les valeurs de la culture, de l'économie et de l'esprit de travail progressiste de notre peuple<sup>43</sup> ». Pour ce faire, une revue, *Informaciones argentinas*, fut publiée à partir de 1938, en anglais, en espagnol, en français, en allemand et en italien, ce qui est révélateur de ses ambitions. Une étude des sommaires de cette revue montre que l'accent est surtout mis sur les activités économiques et diplomatiques de l'Argentine, laissant donc le soin à la CNCI de promouvoir l'aspect culturel.

Quels sont exactement les enjeux d'une telle politique ? En quoi les publications de la CNCI, très tournées vers l'Europe, sont-elles en enjeu pour la politique extérieure argentine ? Pour répondre à ces interrogations, nous nous tournerons vers les analyses de Pierre Milza qui, lui, pose la question suivante : « Face à l'action conquérante des puissances dominantes, de quels moyens les pays dominés disposent-ils pour préserver leur identité culturelle ?<sup>44</sup> ». L'exemple de l'Argentine, et plus globalement de l'Amérique latine, lui semble particulièrement pertinent car il

« nous montre comment, dans une situation de forte dépendance à l'égard des grandes puissances du moment, les États latino-américains, ou plus précisément les bourgeoisies créoles qui les dirigent, fondent leur identité culturelle sur les concepts de latinité et de panlatinisme et jouent dans cette perspective les impérialismes faibles que sont, dans cette région du monde, ceux de l'Italie et de la France contre les impérialismes forts et en particulier contre celui, tout proche, du grand voisin nord-américain<sup>45</sup> ».

L'effort argentin en ce sens semble payant si l'on en croit Paul Azan :

« Dans l'ensemble géographique sud-américain, l'Argentine apparaît comme un bastion destiné, grâce à ses assises solides et à son rayonnement puissant, à vaincre les instincts contraires à la civilisation latine. La France doit être à ses côtés, en continuant à diffuser sa culture et ses principes dans cette émouvante et muette tragédie<sup>46</sup>. »

L'Argentine s'est en effet distinguée très tôt par son europhilie militante, qui était aussi un anti-américanisme plus ou moins revendiqué selon les époques. Elle s'oppose ainsi au projet d'union douanière formulé par les États-Unis lors de la première conférence interaméricaine de 1889 et à « l'Amérique aux Américains » de la Doctrine Monroe, le représentant argentin répond « L'Amérique pour l'Humanité », en rappelant notamment les liens très forts qui unissent son pays à l'Europe. Antonio Aita, dans sa préface à *Regards sur l'Argentine*, se fait l'écho d'une telle position, tout en mettant en garde l'Europe :

<sup>43</sup> República Argentina, Ministerio de Relaciones exteriores y Culto, Dirección de Investigaciones, Archivo y Propaganda, *Informaciones Argentinas*, División de Publicidad y Propaganda, Arenales 761, Buenos Aires, Año 1938, junio 1°, n°1

<sup>44</sup> Pierre Milza, « Cultures et relations internationales », *Relations internationales*, n°24, Paris, 1980, p. 365.

<sup>45</sup> *Ibidem*.

<sup>46</sup> Paul Azan, *Argentine...*, p. 44.

« Dans leur entêtement aveugle, bien des esprits simples persistent à vouloir une ‘Amérique pour les Américains’ ; ils prétendent sans doute rendre aux Européens, avec une mesquinerie provinciale, l’indifférence qu’ils nous ont témoignée pendant de longues années. N’est-il pas évident, pourtant, qu’il est de l’intérêt bien compris des peuples d’établir des relations intellectuelles fécondes ? Et pour le moment ce qu’il y a de mieux à faire dans cette voie, c’est assurément de répandre une connaissance plus sérieuse de l’Amérique du Sud, de cette Amérique du Sud que l’Européen, disons-le, a regardée jusqu’ici avec une certaine insouciance...<sup>47</sup> »

Construire une image pour l’extérieur renvoie donc à l’image que l’on se fait de soi-même mais aussi de la manière dont on perçoit le regard des autres sur soi, dont on l’assimile et le rejette à la fois. Cette problématique est également à l’œuvre au Brésil et au Chili : jusqu’à quel point la construction d’une identité pour l’extérieur est-elle conditionnée par le regard de l’Autre ? Par ce qui se fait au-delà des frontières nationales ? Quelle place occupe dans ce processus le débat qui se jouait alors dans ces trois pays sur l’identité nationale ? Ce travail est donc aussi une interrogation sur la construction des États-nations, qui ne se fait pas, contrairement à ce que veulent faire croire les mythes nationaux, dans le cadre des frontières nationales, mais dans un dialogue avec l’Autre.

---

<sup>47</sup> *Regards sur l’Argentine*, p. 10.